

fort pour vous remercier et vous dire tous mes bonheurs ; car c'est à vous que je les dois. Sans vous, sans vos conseils, sans vos généreux secours, je serais encore un misérable mendiant que l'ivrognerie n'aurait point tardé à abrutir, et conduit peut-être au crime ; tandis qu'à l'heure qu'il est, je me trouve le plus heureux des hommes, content de moi, honnête et traité par chacun avec estime. Aussi, Monsieur, je ne suis qu'un pauvre homme, sans puissance et sans fortune, et j'é suis bien peu de chose ; mais si jamais vous ou quelqu'un de ceux que vous aimez avaient besoin de moi, je quitterais tout pour les soigner ; ma vie, mon sang, tout leur appartiendrait. Je n'ai plus qu'une chose seule à demander à Dieu qui me comble de ses faveurs, c'est que l'occasion de vous prouver ma reconnaissance se présente bientôt.

Je suis avec respect, monsieur le docteur, votre très humble et très obéissant serviteur,

FRANÇOIS MULLER.

Il est aisé de comprendre quel chagrin causa à Emile la lettre de son ami Georges. On ne perd point ainsi tout à coup, sans une vive douleur, la foi que l'on avait dans une personne chérie. Le jeune négociant ne pouvait en croire ses yeux et se pensait le jouet d'un rêve mauvais. Il lisait et relisait la fatale lettre, s'arrêtait à chaque phrase et ne savait point se résigner à en comprendre le sens, qui n'était, hélas ! que trop clair. Sans les affaires impérieuses qui le retenaient maintenant à Cambrai, surtout sans la mauvaise santé de son père, dont le déplorable état faisait chaque jour des progrès plus funestes, il serait parti pour Paris, il aurait embrassé Georges ; il ne l'aurait point quitté avant d'avoir obtenu de lui qu'il changeât de conduite et qu'il renouât aux mauvaises sociétés dans lesquelles il puisait de si funestes doctrines. Mais comment se résoudre à quitter un père impotent et qui ne retrouve un peu de raison qu'en voyant son fils près de lui ? Comment abandonner pour quelques jours sa mère et ses sœurs ? Comment compromettre des affaires importantes et s'exposer à perdre des nouveaux clients que pourraient mécontenter et éloigner des retards et de la négligence ? S'il ne s'agissait que de lui, que de sa propre fortune, il pourrait tout négliger ; mais il ne lui est point permis de compromettre le repos et le bien-être de sa famille. Vous pouvez donc vous figurer l'inquiétude et la tristesse dans lesquels le docteur trouva Georges plongé quand le premier vint tout joyeux lui montrer la lettre de François.

J'ai le cœur joyeux et je me sens léger comme si je n'avais que vingt ans, mon cher Emile. Cela fait tant de bien de voir entrer et persévérer dans la bonne voie un honnête homme fait pour le bien et que la fatalité dirigeait déjà vers le mal. François le mendiant, il m'est aisé de le prévoir, devenu maintenant un garçon de caisse, actif, probe et laborieux, ne tardera pas à friser un commis intelligent. Son protecteur l'aime et a deviné tous les bons sentiments qui se cachaient sous une enveloppe grossière ; il continuera à prendre un vil intérêt aux progrès de cet homme, en lutte avec sa nouvelle éducation et sa position subalterne. François est intelligent, hardi et persévérant ; peut-être arrivera-t-il un jour plus haut qu'il n'oserait même l'espérer dans ses rêves les plus dorés.

— Mais qu'avez-vous donc ? mon cher Emile, demanda le docteur en s'interrompant : vous ne partagez point ma joie, vous m'écoutez à peine, et vous paraissez même plongé dans un profond chagrin.

— Je suis bien triste, en effet, mon respectable ami, et vous comprendrez ma tristesse quand vous aurez lu la lettre que j'ai reçue ce matin de Georges.

Le docteur prit la lettre et la lut à diverses reprises.

— Vous avez raison de vous affliger pour votre ami, dit-il en rendant la lettre à Emile, ce sont là des symptômes peu rassurants, et je crains bien que Georges ne perde son avenir, tandis que le pauvre François s'en crée un. Georges est une intelligence faible qui se croit forte ; François est une intelligence forte qui se croit faible ; voilà la différence qui existe entre eux, et qui perdra le premier en portant peut-être loin le second. Léger, sans amour du travail, assez malheureux pour n'avoir rien à redouter du besoin, du moins à l'heure qu'il est, Georges oisif, ennuyé, livré à de mauvais conseils, se livre à l'inconduite et fait des dettes, que paiera sa famille assurément. Mais, mon cher Emile, on n'est déjà plus tout-à-fait un honnête homme quand on manque de probité envers soi et envers sa famille.

— Et puis d'ailleurs, à le bien prendre, les dettes ne sont qu'un véritable vol ; un vol aux yeux de la conscience, souvent même plus coupable que le vol puni par la loi. En effet, les dettes réunissent l'hypocrisie et la lâcheté au larcin. S'introduire chez un pauvre marchand, tromper sa confiance, en obtenir des objets qu'il a payés de son argent et de ses sueurs, les recevoir en prenant l'engagement d'en acquitter le prix, engagement menteur et félon, n'est-ce pas cent fois plus honteux, plus lâche

que de briser une fenêtre ou crocheter une serrure pour y prendre un peu de pain dont on a faim ?

— Eh bien ! tous les jours on entend des gens se vanter de leurs dettes, en rire et en tirer vanité, comme le fait votre camarade Georges. Au théâtre, si l'on parle de débiteurs et de créanciers, c'est pour jeter le ridicule et le blâme sur ces derniers et pour exalter aux nues les autres. Il n'est point de tours qu'on ne pardonne aux fripons qui ont dépouillé des marchands ou fait des billets illusoires. Celui qui doit est toujours charmant, celui auquel on doit est toujours bafoué et laid. C'est ainsi que l'on jette des paradoxes dans l'esprit des jeunes gens, et qu'on leur fait envisager sous des aspects favorables, une des plus hideuses faces de l'esqueroquerie.

— Vous comprenez avec quel empressement saisissent cette réhabilitation du vice les insensés qui n'ont point le courage de restreindre leurs besoins aux proportions de leur fortune. Comme il leur en coûterait trop de rougir de leur ignoble conduite, ils trouvent plus commode de s'en vanter et d'en tirer vanité. Mais, hélas ! par combien de remords et d'humiliation ne faut-il pas passer avant d'arriver à ce degré de dépravation ! Relisez la lettre de Georges ; vous y trouverez, sous les plaisanteries les plus folles, une contrainte et un malaise douloureux. Il ne croit pas encore aux idées fausses qu'il voudrait paraître croire... Hélas ! il n'arrivera que trop tôt à acquiescer tout-à-fait ces funestes idées ; car ses besoins vont s'étendre davantage, et avec les besoins nouveaux arriveront de nouveaux et de pires moyens d'y satisfaire. Les deux cents francs par mois que lui donne son père depuis longtemps lui paraissent insuffisants. Avant deux mois, les deux cents francs de dettes qu'il a ajoutés à sa pension mensuelle lui sembleront aussi incomplets ; il lui faudra les doubler, puis les tripler ; puis encore plus ; car Georges marche sur un terrain sans fond et dans lequel on s'engage toujours plus avant. Il n'en est encore qu'aux emprunts à ses amis et aux fournisseurs qu'il ne paie pas. Viendront bientôt les dettes usuraires, dont il se vante bien dans sa lettre, mais que je ne crois point qu'il ait encore abordées ; c'est une forlanterie par anticipation.

— Alors il est perdu ; car il engagera, dans cette lutte entre des misérables et lui, son présent, son avenir, son honneur et le repos de sa famille. Viendront après cela les poursuites de la justice, les recors, la prison et la honte... Une fois familiarisé avec la honte, tout est perdu pour lui.

*A continuer.*